

Un théâtre participatif

[Voix populaire](#)

Un théâtre participatif

SPECTACLE • Au Pavillon Sicli, «Venise sauvée», pièce de Simone Weil, philosophe humaniste et marxiste, est traversée par Maya Bösch pour neuf jeunes de Scène Active. Le théâtre est ici une manière de tenir debout.

Publié le [6 juin 2026](#) par [Bertrand Tappolet](#)

Il y a des œuvres qui arrivent trop tard et, précisément pour cela, semblent venir à l'heure juste. *Venise sauvée* appartient à cette famille rare. Simone Weil l'écrit entre 1940 et 1943, alors que l'Europe s'effondre. La pièce restera inachevée. Elle n'en est pas moins brûlante.

Cité au bord du gouffre

Elle raconte la conjuration des Espagnols contre Venise en 1618: une ville à prendre, un complot, des hommes prêts à saccager, brûler, soumettre. Jaffier, chef du complot, voit la beauté de Venise, ou plutôt il est vu par elle. Quelque chose en lui cède. Non par faiblesse, mais par attention. Il renonce à l'anéantissement.

Dans cette faille minuscule, Simone Weil installe toute sa pensée: la force, la beauté, la pitié, l'obligation envers autrui, le scandale d'une action juste qui ne sauve pas celui qui l'accomplit. Venise est sauvée, mais Jaffier est perdu. Le Conseil des Dix lui a promis d'épargner les conjurés, mais il trahira sa parole au nom de la raison d'État. La cité survit, mais elle se compromet. La tragédie ne dit pas que le bien triomphe. Elle dit qu'il peut surgir, un instant, dans un corps qui refuse de devenir insensible.

Théâtre dans le réel

Maya Bösch aurait pu traiter *Venise sauvée* comme un objet littéraire rare. Elle fait l'inverse. Invitée par l'artiste plasticien suisse Thomas Hirschhorn à créer un « théâtre intégré » dans le cadre du Pavillon Simone Weil au Pavillon Sicli, elle s'engage avec la comédienne Lucie Zelger et neuf jeunes de Scène Active/REVA dans un processus quotidien de 78 jours. Ce n'est pas une production confortable. C'est une traversée. Une heure de théâtre par jour, dans différents espaces du Pavillon, parfois dehors, avec les présences du lieu, ses bruits, ses lumières, ses visiteurs, ses interruptions.

«Notre objectif n'est pas de produire un spectacle figé», avance Maya Bösch. La mise en scène ne cherche pas à verrouiller le réel, mais à l'accueillir comme partenaire indocile. Le Pavillon devient architecture, obstacle, refuge, agora, radeau. L'artiste le formule avec netteté: «Au Pavillon, nous ne cherchons pas à représenter le chaos. Nous travaillons à l'intérieur de lui.»



Force

Chez Simone Weil, la force n'est jamais seulement la brutalité visible. Elle est ce qui transforme les êtres en choses. Dans l'adaptation de Maya Bösch, cette pensée devient matière chorale. Les didascalies prennent corps dites par une interprète portant un carton qui mentionne ce qu'elle représente. Les fragments de Simone Weil circulent dans le groupe. La parole philosophique entre dans des voix parfois hésitantes, parfois plus frontales, mais toujours exposées.

Venise sauvée est une pièce difficile, inégale, traversée de tensions formelles. Maya Bösch ne le cache pas. Ce qui l'a saisie, dit-elle, ce n'est pas d'abord la forme classique: c'est «une violence totale, une beauté inexplicable, des questions philosophiques qui restent brûlantes». À partir de là, elle travaille moins à illustrer qu'à faire entendre. Elle accepte que le climax ne soit pas psychologique, mais presque spirituel.

Art de l'attention

Il faut mesurer ce que cela signifie avec de jeunes interprètes qui ne sont pas des comédiens et comédiennes professionnels. Certain·e·s ont traversé des parcours heurtés, des décrochages, des précarités. La parole de Renaud dans la pièce sur le déracinement, la ville à tuer, l'arracher aux enfants, ne leur arrive pas comme un exercice scolaire. Elle résonne dans les corps. La metteuse en scène le dit sans détour: ces jeunes «n'ont pas de filtres». Le théâtre devient alors une zone de protection et d'exposition à la fois.

Il y a une consigne de jeu concrète. Regarder, c'est donner existence à l'autre. «Si je ne reconnais pas l'autre, il n'existe pas», dit-elle en se référant à l'écrivain de théâtre français Bernard-Marie Koltès. C'est là que le spectacle rejoint Simone Weil. L'attention, chez la philosophe influencée par le marxisme est disponibilité, déprise.

«L'attention est la forme la plus rare et la plus pure de générosité». Cette citation de Simone Weil est placée à droite de l'entrée d'un bâtiment qui aura accueilli, depuis le 31 mars, personnes migrantes, philosophes, précaires, artisans et artisanes, historienne de l'art rédigeant sur journallement sur cette expérience à l'invitation de l'artiste plasticien suisse Thoms Hirschorn. Mais aussi une école de boxe, dont les membres se sont entraînés quotidiennement et qui est à la recherche de nouveaux locaux.



Hirschorn, le monument ouvert

Le Pavillon Simone Weil s'inscrit dans le long travail de Thomas Hirschhorn autour de monuments consacrés à des penseurs. Depuis le *Spinoza Monument*, le *Deleuze Monument*, le *Bataille Monument* ou le *Gramsci Monument*, l'artiste suisse construit des lieux précaires, ouverts, saturés de matériaux pauvres, de textes, d'images, de rencontres. Il ne s'agit pas d'ériger des statues honorifiques, mais de produire des situations où une pensée devient publique, partageable, discutable. Bardé de scotch de carrossier sur les meubles et de cartons avec des fragments de la philosophe (la marque de fabrique *arte povera* de Hirschorn), le monument n'est plus vertical, définitif, silencieux. Il est horizontal, traversé, activé.

Le Pavillon Simone Weil prolonge cette logique. Il ne transforme pas la philosophe en icône lointaine. Il met sa pensée à l'épreuve du présent. Maya Bösch parle du Pavillon comme d'un *terrain*, d'un *carrefour*. Hirschorn, dit-elle, lui a retiré son *jouet*: le plateau, les repères techniques, la troupe constituée, la maîtrise.

Mise en scène de l'épreuve

La réussite du projet tient à cette adéquation entre la pièce, le lieu et les interprètes. *Venise sauvée* parle d'une ville menacée de destruction. Le Pavillon apparaît comme une cité provisoire, fragile. Il fut pensé par Hirschorn, mais porté depuis le 31 mars dernier à bout de bras par les coopérants et coopérantes modestement rémunérés, qui l'ont sauvé du crash, d'un manque de dialogue interne et de tensions nourries par un cohabitation parfois difficile.

La pièce met en scène des êtres déracinés. Scène Active/REVA travaille avec des jeunes qui connaissent, sous diverses formes, la perte de place, la marginalisation, l'invisibilisation sociale, le manque de confiance en soi, la honte. Jaffier bascule parce qu'il ne peut plus regarder Venise comme une proie. Le travail de Maya Bösch consiste alors à apprendre à regarder, à être regardé, à ne pas détourner les yeux.

Cette pratique produit une esthétique. Des jeunes disent leurs textes pendant que des personnes passent. Le Pavillon bruisse. La scène n'est jamais séparée du monde. Ce trouble pourrait détruire la représentation, il en devient la condition. Quand une phrase de Simone Weil traverse le bruit, quelque chose advient qui n'appartient pas au théâtre institutionnel ordinaire.

Beauté qui désarme

Le cœur de *Venise sauvée* demeure cette énigme: qu'est-ce qui peut suspendre la force? Simone Weil répond par la beauté, mais il faut entendre ce mot sans mièvrerie. La beauté n'est pas ici un agrément. Elle est une puissance de dépossession. Elle arrache Jaffier au rêve de possession. Lui qui devait devenir maître découvre que la ville n'est pas un objet. Elle existe. Elle oblige.

Maya Bösch saisit que ce basculement n'est pas facile à jouer. «Le climax n'est pas psychologique, il est presque spirituel», dit-elle. Il ne suffit donc pas d'expliquer. Il faut faire sentir. Par le chœur, par les didascalies, par les corps placés dans l'espace, par la difficulté même des voix, elle cherche une forme où l'idée ne reste pas abstraite.



Une Venise contemporaine *Venise sauvée* n'est pas seulement une pièce sur 1618, ni seulement un texte né dans les années 1940. Au Pavillon Simone Weil, elle devient une chambre d'échos du présent. Les villes bombardées, les populations déplacées, les corps déracinés, les raisons d'État, les promesses trahies, les sécurités invoquées pour justifier l'injustice : tout cela résonne sans qu'il soit nécessaire de surligner. La force n'a pas changé de nature. Elle continue de transformer les êtres en choses.

La force de la metteuse en scène est de ne pas plaquer cette actualité sur la pièce. Elle la laisse remonter depuis le lieu, depuis les jeunes, depuis le Pavillon lui-même. Quand elle parle d'un parallèle entre *Venise sauvée* et un «Pavillon sauvé», elle nomme une coïncidence troublante : une œuvre qui parle d'une cité menacée se joue dans un monument traversé par des tensions et par la possibilité de l'interruption.

C'est peut-être là que ce *Venise sauvée* touche le plus. Non dans l'achèvement d'un spectacle, mais dans sa manière de rester ouvert, vulnérable, actif. Le projet rend les contradictions du réel visibles, habitables pendant un temps. Il donne à des jeunes la possibilité de porter une parole immense sans leur demander de devenir autres qu'eux-mêmes. Il fait de Simone Weil non une autorité morte, mais une compagne de lutte.

Rester et tenir

«Rester. Rester. Rester avec le trouble.» La phrase s'impose comme une consigne et comme une épreuve. Rester, ici, ne signifie pas se résigner. Cela veut dire ne pas fuir trop vite, ne pas nettoyer l'œuvre de ce qui la dérange, ne pas transformer la précarité en décor, ne pas confondre attention et bienveillance molle. Rester, c'est tenir dans l'inconfort d'un art qui ne sépare plus nettement le théâtre, la pédagogie, le social, le politique, la pensée.

Simone Weil écrivait dans un temps où détruire semblait plus simple que regarder. Le Pavillon Simone Weil, avec Maya Bösch assistée de Lucie Zelger et les jeunes de Scène Active/REVA, reprend cette phrase au présent. Regarder est difficile. Être regardé l'est aussi. Une ville se sauve quand quelqu'un, quelque part, cesse de la traiter comme une chose. Au Pavillon Sicli, cette intuition fragile passe de bouche en bouche. Elle tremble. Elle insiste. Elle nous regarde.

Simone Weil, une vie en acte

Née à Paris en 1909 et morte en 1943 à Ashford, en Angleterre, Simone Weil fut philosophe, enseignante, militante, écrivaine et résistante. Ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de philosophie, elle voulut confronter la pensée à l'expérience vécue: l'enseignement, l'engagement syndical, le travail en usine qu'elle pratiquera volontairement, la guerre d'Espagne aux côtés des Républicains, puis la France libre à Londres. Son œuvre, largement publiée après sa mort, traverse la critique de l'oppression, l'attention au malheur, la spiritualité et l'exigence de justice.

Dans *La Condition ouvrière*, *La Pesanteur et la Grâce*, *L'Enracinement* et *Venise sauvée*, Simone Weil poursuit une même quête: comprendre ce qui écrase l'être humain et ce qui peut encore le sauver. L'usine lui révèle la fatigue, l'humiliation et la dépossession. Les fragments spirituels de *La Pesanteur et la Grâce* opposent à cette loi dure du monde la possibilité fragile de la grâce. *L'Enracinement* cherche les conditions d'une société où chacun retrouverait un sol, une mémoire, des devoirs partagés. Avec *Venise sauvée*, tragédie inachevée inspirée d'une conjuration contre Venise, cette pensée devient théâtre. Au bord de la violence, un homme découvre que la beauté d'une ville peut arrêter la force.

«Pavillon Simone Weil», Pavillon Sicli, Genève. Entrée libre de 10h à 22h, tous les jours. Jusqu'au 12 juin.

«Théâtre intégré» au Pavillon Simone Weil de Thomas Hirschhorn. *Venise Sauvée* de Simone Weil. Mise en scène Maya Bösch assistée de Lucie Zegler.

Avec Muamena Almulla Hasan, Adamo D'auria, Luis Fontes, Melisa Göksu, Bilel Hachana, Iriana Lodeiro Bertsch, Gabriela Santana, Thomas Windegger, Vesa Zequiri. Collaboration sonore: Mathias Villard, Flavio Gorgone, Androo, Renseignements.